

3-2 De l'inculturation à la double appartenance : la langue arabe Paolo La Spisa

Min assa3b giddan an atakallam bi-lughat el-umm fi-l-manfa wa Suriyya hiyya balad al-3arus

"Il m'est très difficile de parler dans ma langue maternelle alors que je suis en exil, parce que la Syrie est le pays de la mariée..."

C'est par ces mots que Paolo Dall'Oglio a commencé une conférence à Milan en octobre 2012. Des mots qui dénotent un attachement viscéral de Paolo à la langue arabe. Lorsqu'un jeune jésuite est parti au Liban pour étudier l'arabe, sa mère lui a demandé : "Tu vas étudier l'arabe ?", il a répondu : "Je vais devenir arabe". Ce sont des paroles que ceux qui l'ont connu dans sa maturité, Arabes et Italiens, ne peuvent que confirmer. Paolo parlait l'arabe comme les Syriens de Nebek, tant était fort son désir d'inculturation dans le lieu où il avait fondé la communauté monastique al-Khalil à Mar Musa.

Le témoignage de Paolo Dall'Oglio m'a profondément marqué dès les premières années où je l'ai connu jeune, alors que j'assistais à des rencontres interreligieuses au cours desquelles Paolo faisait office d'interprète de l'arabe vers l'italien. J'ai été très impressionné par la capacité d'un Italien à apprendre si bien l'arabe, l'une des langues les plus difficiles au monde... À cette époque, je me demandais ce que je devais faire de ma vie. L'exemple de Paolo exerçait une forte attraction, c'était comme si je me disais : "Je veux apprendre l'arabe comme lui".

Il y a quelques années, après mon baccalauréat, j'avais fait un voyage en Turquie, le voyage de la maturité, dont j'ai appris, bien des années plus tard, que Paolo l'avait également fait au Moyen-Orient avec certains de ses amis. Ce voyage en Turquie a été ma première occasion de rencontrer l'islam et la langue arabe. En entrant dans les mosquées, nous avons assisté aux prières qui, en Turquie également, sont faites en arabe, la langue liturgique de l'islam. Ce fut d'abord une sorte d'attirance physique pour cette langue. Les sons de l'arabe, si fascinants et étranges pour l'oreille d'un Italien, la beauté des intérieurs des mosquées d'Istanbul, exerçaient sur moi une fascination irrésistible que je ne pouvais plus ignorer.

Après quelques mois à la faculté de physique, j'ai décidé de changer d'orientation et je me suis inscrit à la faculté des lettres, en licence de littérature orientale. J'ai obtenu un diplôme en littérature arabe, mais je ne peux pas dire que j'ai appris l'arabe. J'avais depuis longtemps pris la décision d'aller étudier l'arabe en Syrie dès que j'en aurais l'occasion. Je suis partie le 27 septembre 2001, 16 jours après l'attentat contre les tours jumelles de New York. Ceux qui m'ont connu à l'époque ont dû me prendre pour un fou fanatique. Je me souviens que le vol Alitalia Milan-Damas était vide.

Je me suis inscrite à un cours d'arabe à l'Institut d'enseignement de la langue arabe pour les étrangers, une école située dans un élégant quartier d'ambassades, le Mezze-Vilat Sharqiyyeh, à Damas. Je devais rester trois mois, je suis finalement restée jusqu'à la fin de l'année scolaire.

J'ai vécu dans un quartier populaire appelé Duellaa à Tabbaleh, le quartier chrétien près de la Porte de l'Est, où la tradition apostolique veut que Paolo ait eu une apparition et se soit ensuite converti au christianisme.

Ces huit premiers mois en Syrie ont été très importants pour moi, à tous points de vue, éducatif et humain. Mon niveau d'arabe s'améliorait de jour en jour, mais j'étais tellement avide d'apprendre la langue de la rue que c'était comme si j'avais une soif inextinguible. L'envie de parler aux gens du quartier dans la même langue qu'ils se parlent entre eux était trop forte.

A cela s'ajoute le côté humain. En Syrie, j'ai rencontré une humanité qui n'existait pas en Italie. Une manière totalement différente d'être en relation avec les autres, et donc avec moi, qui m'a littéralement conquise. J'ai littéralement vécu ce que Louis Massignon écrivait il y a bien longtemps dans un essai oublié : "Pour comprendre l'autre, il ne faut pas se l'annexer, mais devenir son hôte". C'est, à mon avis, une formule particulièrement heureuse, qui résume une grande partie de la pensée et de la vocation de Massignoni. C'est exactement ce qu'il a fait lorsqu'il était l'hôte des Alusi à Bagdad au début des années 1900 ; c'est ce que j'ai vécu lorsque j'ai été pendant huit mois l'hôte de Kawkab Hennawi, une dame de Homs qui vivait dans un petit appartement très digne à Duellaa qu'elle a partagé avec moi pendant huit mois. Avec Kawkab, j'ai appris l'arabe de la vie quotidienne, elle m'a dit : "A l'école, vous avez des professeurs qui vous enseignent le Fusha (la langue standard), je suis votre professeur de dialecte".

J'ai dit qu'en Syrie, j'avais rencontré une autre humanité, je me suis senti accueilli par des gens que je n'avais jamais vus auparavant. Maintenant, toute la ruelle du quartier savait qu'un étranger, un Italien, était venu vivre pour étudier l'arabe. En peu de temps, la ruelle dans laquelle je vivais est devenue comme une deuxième famille pour moi. L'épicerie où je recevais des appels téléphoniques d'Italie (il n'y avait pas de téléphones portables à l'époque), la boulangerie où je m'arrêtais toujours pour acheter des barazeq, les biscuits au sésame, avec lesquels je prenais mon petit-déjeuner le matin, chacun était devenu un visage familier, un ami avec lequel je m'arrêtais pour bavarder. En peu de temps, j'ai commencé à me sentir comme l'un d'entre eux. Je me sentais tellement à l'aise parmi eux que j'ai voulu devenir syrien.

Le premier jour après mon arrivée à Damas, je suis immédiatement allé visiter la mosquée des Omeyyades, située au cœur de l'ancien quartier ottoman de Damas. L'appel de l'islam a été immédiat. Habitué que j'étais aux sombres églises chrétiennes d'Italie, avec leurs statues souvent sanglantes, voir les enfants jouer et se poursuivre sur le tapis de la mosquée, les hommes s'allonger pour dormir dans la chaleur de l'après-midi, les couleurs filtrant à travers les vitraux, tout cela m'a conféré un sentiment de paix et de tranquillité, une atmosphère joviale et paisible. J'étais un jeune homme d'une trentaine d'années qui découvrait un monde nouveau.

Je suis montée à Mar Musa pour la première fois en novembre 2001. La première personne qui m'a parlé du monastère était Bisher, un ami rencontré à Bet Jabri, un restaurant de la vieille ville où j'avais l'habitude de m'arrêter pour prendre le thé après l'école. À la première occasion, j'ai rejoint le groupe d'amis de l'école qui avait décidé de visiter le monastère. Un dialogue très intense s'est immédiatement établi entre Paolo et moi. J'ai trouvé en lui et dans son témoignage de vie missionnaire beaucoup de choses en commun avec moi. Le même attachement aux gens, le même désir d'arabisation, le même amour de l'Islam. Bref, grâce à Paolo, j'ai pu donner des mots et un sens très précis à un sentiment que je n'arrivais pas encore à comprendre et à identifier. Celui de l'amour des Arabes (en l'occurrence des Syriens) et de l'Islam, qui se résume en un mot : badaliyya. J'avais déjà entendu parler de Louis Massignon, mais je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui se réclamait de lui, comme Paolo.

Pour la première fois, j'ai trouvé quelqu'un avec qui je pouvais partager cet amour et cette passion. Paolo regardait avec affection toute tentative des visiteurs ou des étudiants occidentaux de s'identifier aux Arabes et aux musulmans. Une fois à Mar Musa, j'ai porté une jallabiyya, ces longues robes portées par les musulmans, et Paolo a apprécié ce geste par un compliment.

Mon identification était telle que l'on me prenait parfois pour un Syrien. Lorsque cela se produisait, j'étais heureux au point de pleurer. Un jour, j'ai décidé de visiter le village de Qunaytra, près de la frontière avec Israël. Ce village a été rasé par les soldats israéliens pendant la guerre de 1967. J'ai pris un minibus pour Baramkeh, vêtu d'un keffieh rouge et blanc. Il faut dire que de nombreux Syriens se rendant à la campagne portent souvent un keffieh sur la tête. J'ai pris place dans les dernières rangées du bus et je suis parti avec tout le monde. Au moment du contrôle des documents par la sécurité, le soldat a demandé : "Où est l'étranger ? Quelqu'un a répondu : "Il n'y a pas d'étrangers ici". J'ai dû, presque à contrecœur, me lever et déclarer que l'étranger, c'était moi, à la stupéfaction générale. Être considéré comme un Syrien, c'est ce que je voulais être, être l'un d'entre eux. C'est ce que signifie pour moi la double appartenance. Quand j'allais en Syrie, quand je parlais aux chauffeurs de taxi ou aux autres voyageurs, ils me demandaient souvent si j'avais des origines syriennes, si j'étais né en Syrie et si j'avais déménagé en Italie à un jeune âge, en d'autres termes, si j'avais effectivement des origines syriennes. Je finissais par répondre que oui, que mes origines étaient syriennes, que mon arabe était mkassar, "cassé", car j'avais alors perdu l'habitude de parler. Je me suis souvent demandé : d'où vient ce désir ? S'agit-il d'un camouflage de caméléon pour mieux s'intégrer ? Je crois qu'il y a quelque chose de plus profond à la lumière de mon expérience ultérieure.

Entre 2003 et 2009, je me suis rendue en Syrie presque chaque année et j'ai appris à mieux connaître le pays et les gens, leur mentalité, leurs coutumes, les problèmes de la société, les

relations entre les hommes et les femmes. Au début, je voyais tout en rose, tout était nouveau et tout ce qui était différent était une source d'attraction. Peu à peu, les idéalizations ont commencé à tomber et j'ai approché la complexité d'une réalité faite d'ombre et de lumière. À Mar Musa, je peux dire que j'ai appris à connaître des Syriens, des Syriens qui, normalement, ne se seraient jamais rencontrés et connus. En effet, force est de constater que la société syrienne est cloisonnée depuis la période ottomane, lorsque le système des mils a été mis en place. Ayant longtemps vécu dans des familles à Bab Tuma (le quartier chrétien de l'ancienne Damas), j'ai connu à mon grand regret et à ma grande déception la méfiance allant jusqu'au ressentiment et à la haine de certains chrétiens à l'égard de l'islam et des musulmans. À l'époque, je ne comprenais pas et je jugeais, essayant d'éviter certains sujets. J'ai commencé sans m'en rendre compte à faire mien l'un des tabous de la société syrienne, la religion, à éviter de parler de religion, surtout avec des personnes que je ne connaissais pas. Je me souviens qu'une fois, à l'université de Damas, j'ai rencontré une musulmane qui étudiait et parlait italien, nous étions dans le bureau où l'employé était chrétien. Nous avons commencé à parler de religion. En privé, la chrétienne, voyant que mon attitude était peut-être trop "pro-musulmane" pour elle, m'a demandé : "Que pensez-vous de Mahomet ? Est-il un prophète selon vous ?" Incapable de répondre, j'ai été confronté pour la première fois au grand dilemme qui tourmente les chrétiens de Syrie et du Moyen-Orient depuis des siècles. Quel regard porter sur l'islam ? Avec rancœur ou avec amour et un sentiment de fraternité ? Pourquoi mes amis musulmans avaient-ils un sentiment de fraternité avec les chrétiens que ces derniers n'avaient pas à leur égard ? Vous savez, il y a des blagues sur Mahomet chez les chrétiens dans le but de se moquer de lui. À Mar Musa, j'ai trouvé une oasis où tout cela était comme suspendu, c'était comme vivre un petit miracle. Une fois, je suis allé à Mar Musa avec un camarade d'école turc, Idris, un musulman. Nous étions sous la tente bédouine avec Paolo, un ami voulait faire une blague sur l'islam, Paolo l'a immédiatement arrêté en disant qu'on ne plaisante pas avec la religion des autres. Et il a raconté une blague sur Jésus....

Comprendre pleinement ce problème de la difficile coexistence entre chrétiens et musulmans, sans complexe de supériorité, m'a pris beaucoup de temps. Être Syrien, devenir Syrien, comme l'a fait Paolo, c'est aussi prendre sur soi les douleurs de cette société. Ces douleurs et ces traumatismes qui se sont déposés dans l'inconscient transgénérationnel dont Abuna Jacques, Jihad et Huda parlent très bien dans le livre de Francesca Peliti. Il est donc nécessaire de respecter cette douleur et l'histoire de chacun sans pour autant justifier les attitudes islamophobes qui sont encore répandues aujourd'hui, même au niveau académique. Permettez-moi de vous donner un seul exemple : certains chrétiens libanais, des hommes d'église bien établis avec des titres académiques internationaux, soutiennent une vieille thèse de certains orientalistes du 19e siècle selon laquelle la Bible a été

traduite en arabe à l'époque préislamique. Cette thèse n'a aucun fondement scientifique, elle n'est due qu'à une motivation idéologique qui s'énonce comme suit : "Les chrétiens existaient bien avant l'islam, le Coran n'a rien ajouté à la langue arabe". D'autres nient même leur appartenance à une société arabo-islamo-chrétienne, se déclarant Phéniciens, ou héritiers des Egyptiens ou des Assyriens, afin de se construire une identité nationale extra-islamique, pour ainsi dire, pour se démarquer de la mer musulmane dans laquelle ils vivent tous les jours.

Un poème de Safi iddin al-Hilli (poète égyptien médiéval) dit ceci :

بِقَدْرِ لُغَاتِ الْمَرْءِ يَكْتُرُ نَفْعُهُ وَتِلْكَ لَهُ عِنْدَ الْمَلَمَّاتِ أَعْوَانُ
فَبَادِرْ إِلَى حِفْظِ اللُّغَاتِ مُسَارِعًا فَكُلُّ لِسَانٍ بِالْحَقِيقَةِ إِنْسَانٌ

Le bien-être de l'homme s'accroît en fonction de ses langues ; celles-ci l'aident dans les moments difficiles.

Hâtez-vous donc d'apprendre les langues, car chaque langue est en réalité un homme.

Le sens de ces versets correspond exactement à ce que j'ai mentionné à propos de mon expérience en Syrie. Chaque langue est un homme, plus nous parlons de langues, plus notre identité s'enrichit. Aujourd'hui, je peux dire que je suis à moitié italien et à moitié syrien. Même si j'ai quitté la Syrie depuis de nombreuses années. Moi aussi, à ma manière, je vis un exil. Je dois ici ouvrir une parenthèse douloureuse qui est celle de la guerre civile en Syrie.

Au début de ce qu'on a appelé les printemps arabes, j'ai espéré de tout cœur que rien de tel ne se produirait en Syrie, parce que j'avais prévu ce qui se passerait. La Syrie n'est pas la Tunisie ou l'Égypte. Si les manifestations avaient commencé, il y aurait eu un carnage. Malheureusement, mes prédictions se sont réalisées. Que dois-je penser ? Est-ce que c'était mieux quand c'était pire ? La décision de commencer les soulèvements a été prise par une partie du peuple syrien et je dois la respecter. Au début, j'ai suivi les événements presque au jour le jour, en regardant sur YouTube ce que les manifestants publiaient. À un moment donné, vers 2014, j'ai pris mes distances par rapport à tant de violence. J'ai fait ce que l'on fait généralement pour surmonter un traumatisme, on le supprime. J'ai supprimé mon identité de Syrien et d'Arabe, en essayant de survivre à tant de douleur. J'ai connu une profonde crise de motivation pour mon travail. J'ai envisagé de changer de travail, j'ai commencé à étudier la psychologie....

L'année dernière, une collègue de Macerata m'a invité à parler de Paolo Dall'Oglio avec d'autres collègues et amis. Cette occasion m'a obligé à me remettre en jeu, à retracer mon histoire avec Paolo et avec le monastère, sa vocation et ses racines culturelles et spirituelles.

Aujourd'hui, avec plus de conscience qu'hier, je peux assumer cette double appartenance, cette double identité. J'ai quitté la Syrie depuis plus de dix ans et j'avoue que c'est comme si on m'avait amputé d'une jambe. La Syrie n'est plus le pays que j'ai connu, mais contrairement à beaucoup de mes collègues qui ont une image romantique du pays et qui ont décidé de ne pas y retourner pour garder cette idylle intacte, je crois qu'il est plus réaliste et surtout nécessaire d'affronter la réalité telle qu'elle est. Pour moi, la Syrie n'est pas seulement ce champ d'investigation historique, littéraire ou social que beaucoup ont choisi pour mener leurs recherches scientifiques et pour lequel, permettez-moi de vous le dire, le statu quo d'avant la révolution était bien commode. La Syrie, c'est d'abord une dimension humaine, une famille qui vit aujourd'hui une immense déchirure. Une des plus grandes crises humanitaires du siècle, totalement ignorée par l'Occident. La dualité et l'enculturation exigent responsabilité et engagement.

Et puis il y a l'Islam et l'engagement à vivre la badaliyya. L'absence de Paolo m'impose la responsabilité de reprendre l'héritage qu'il a laissé. Je me souviens de deux épisodes que je lui ai racontés et qui m'ont permis de me sentir son disciple.

Une fois, alors que j'étais à Damas, j'ai servi de traducteur à un ami italien qui voulait rencontrer Salah al-Din Kaftaro, alors recteur de la mosquée Abu Nur dans le quartier musulman de Rukn al-Din, et s'entretenir avec lui. En tant que traducteur d'une rencontre entre une chrétienne et un musulman, je me suis senti comme un petit Paolo Dall'Oglio en devenir, je lui en ai parlé et il était ravi. Quelques années plus tard, alors que j'étais à Trieste, travaillant pour le United World College de Duino, à l'occasion du début du Ramadan, j'ai accompagné les étudiants musulmans du collège à la prière organisée par la communauté musulmane de Trieste. À cette occasion aussi, je me suis sentie comme une courroie de transmission, un médium, un disciple de Mar Musa qui se tient aux côtés des musulmans lorsqu'ils prient, comme lorsque j'ai assisté à la prière dans la mosquée de Damas.

Après la conférence de Macerata sur le père Paolo, j'ai lu dans le journal qu'à Florence on voulait expulser la communauté islamique de la mosquée. Je me souviens qu'il y a de nombreuses années, Paolo, lors d'une conférence à Florence, avait déclaré qu'il était honteux pour une ville comme Florence d'accorder un garage à la communauté musulmane de la ville. La ville de la Renaissance, par Giorgio La Pira. J'ai rencontré l'imam Ezzeddin, et avec lui de nombreux autres frères musulmans, et je me suis présenté en lui disant : "Je suis un disciple d'Abuna Paolo". Je suis devenu un ami de la mosquée. Pour moi, c'est une fierté. Récemment, un jeune franco-algérien a été tué en France, une autre mort violente due au racisme et à l'islamophobie. Je crois que quelqu'un qui a la double origine arabe-italienne et islamo-chrétienne comme moi a le devoir de prendre position.

Je voudrais terminer par une anecdote. Un Noël à Mar Musa, Adib Khoury et moi nous réchauffions près du poêle. Il m'a demandé : "Pourquoi étudies-tu l'arabe ?" "Parce que j'aime les Arabes", lui ai-je répondu. Il m'a répondu : "Est-ce que tous les Italiens s'appellent Paolo comme ça ? Je ne pense donc pas qu'il s'agisse d'imiter un homme inimitable comme l'était Paolo, je ne pense même pas que j'en serais capable, je pense qu'il s'agit de marcher dans ses pas, comme je sais le faire, avec la même passion et le même amour qu'il m'a transmis et dont il m'a témoigné. Il s'agit d'assumer cette double appartenance avec plus de maturité et de conscience. Je vous remercie de votre attention.